

Le Québec aux québécois

Daniel Poliquin, *Le roman colonial*, Boréal, 256 p.

Louis Bélanger

Numéro 180, septembre–octobre 2001

L'histoire des idées au Québec : mémoire et culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17751ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, L. (2001). Le Québec aux québécois / Daniel Poliquin, *Le roman colonial*, Boréal, 256 p. *Spirale*, (180), 27–28.

LE QUÉBEC AUX QUÉBÉCOIS

LE ROMAN COLONIAL de Daniel Poliquin
Boréal, 256 p.

LE MOUVEMENT des idées au Québec n'a pas toujours été guidé par la nuance sur la question des rapports entre l'élite québécoise et les minorités d'expression française parsemées ailleurs au Canada. Des « canards boiteux » de René Lévesque aux « cadavres encore chauds » d'Yves Beauchemin, la perception des francophones dits « hors Québec » oscille entre le pessimisme de bon aloi et l'ignorance intéressée. La réflexion sur le sujet trouve plus souvent qu'autrement son plein épanouissement dans la réduction au statut de *colonisé* pour circonscrire les effets combinés de l'assimilation, de l'hybridation et de l'errance culturelles sur ces peuples décidément condamnés à la minorisation. Voilà qu'un écrivain franco-ontarien, Daniel Poliquin, renverse la vapeur idéologique et s'ingénie à démontrer, dans une œuvre inspirée tant par la fiction que par l'essai, que les colonisés ne sont pas forcément ceux que l'on croit; son ouvrage, *Le roman colonial*, puise son intérêt et son originalité à même cette prémisse. Existerait-il un personnage plus *colonisé* que le Québécois convaincu du contraire?

La thèse de Poliquin combine drôleries, révisionnisme historique et lucidité inquiète dans un récit épisodique mû par la fusion de l'idéologie séparatiste et du discours fictif de ses ténors littéraires, politiques, médiatiques. Sa source émane d'un modèle psychanalytique somme toute primaire par lequel un fils aurait pour mission de venger les humiliations de ses prédécesseurs, symbolisés par l'image du père dont le Québécois prétend toujours parler la langue. Dans cette perspective, l'indépendance du Québec se substituerait à un vouloir « *devenir-père* ». Au-delà du simplisme théorique de l'assertion, les meilleures pages du *Roman colonial* demeurent celles où Poliquin s'applique avec ironie à fustiger les envolées oratoires, les loufoqueries lexicales, les immuables contradictions de leaders culturels québécois, innarrables « *persécutés imaginaires* » que l'auteur dénude avec une efficacité certaine, aux frontières du sarcasme.

La part de la fiction

Le parcours de deux personnages fictifs, Charles-Olivier Lesieur et François Labine, occupe les premiers chapitres du *Roman colonial*. L'un se dit nationaliste québécois; l'autre, nationaliste plus *mou*, dirait-on, pose une question qui domine tout le récit : suis-je malheureux dans ce pays? Les deux sont rejetons d'un Québec de l'après-guerre et approchent lentement mais sûrement l'âge de

la retraite, non sans avoir vécu de près l'effervescence idéologique de la Révolution tranquille, l'élection du premier gouvernement souverainiste, quelques référendums, et quoi encore : portraits d'une génération éduquée, médiatisée, un peu désillusionnée, aisée et dominante. Daniel Poliquin nous les présente dans leurs travers, leurs paradoxes communs, comme hommes de foi, sous l'angle de leurs croyances respectives eu égard à l'enjeu de la souveraineté du Québec.

Charles-Olivier Lesieur ne se souvient pas avec exactitude de l'événement ou du jour qui ont conduit à sa conversion nationaliste; il sait, en revanche, que les Anglais du Canada haïssent les Québécois, que le Québec a assurément été conquis en 1760, que Mordecai Richler mentait effrontément au reste du monde, que les Franco-Ontariens sont des assimilés, que la langue française périclète sur l'île de Montréal, qu'Hydro-Québec et la Caisse de Dépôt sont des gages indéniables de la solidarité collective des Québécois. Qui-conque émet quelque doute à l'égard de ces vérités porte un nom : c'est un *colonisé*. François Labine, lui, est amer : né au Lac-Saint-Jean, il se sent aujourd'hui vieillissant et croit en l'urgence de la souveraineté. Il observe le même phénomène chez les Bourgault, Parizeau, Vadeboncoeur, Vallières, Bouchard et autres, dont les discours exaltants et l'action politique ont enflammé sa ferveur souverainiste. Labine perd graduellement la foi dans une vie matérielle qui le traite plutôt bien. Si la rue Saint-Denis regorge de mendiants, faut-il en imputer la faute à la Constitution canadienne, au carcan d'Ottawa, ou au régime de Vichy dont lui parle Pierre Falardeau dans un *talk-show* diffusé sur les ondes du réseau TVA? Ce jour-là, sa foi bascule.

Certes, Poliquin caricature à grands traits deux types appartenant à une génération désabusée, celle-là même qu'il est de bon ton d'accuser de tous les maux — de l'égoïsme à la perte d'idéaux, des coûts sociaux de la santé aux rêves brisés d'une social-démocratie à la dérive. Il n'en demeure pas moins que ces portraits inventés recourent sur plus d'un aspect l'état actuel des sociétés occidentales dites modernes, déchirées par un économicisme à outrance qui polarise les intérêts individuels. Mais là n'est pas le propos de l'auteur, pour qui cette mise en scène fictive n'a d'autre ambition que de prêter la parole à l'essayiste cinglant qui s'apprête à disséquer le discours nationaliste québécois, en particulier cette « *niaiserie qu'est la souveraineté-association* ».

Le titre se veut métaphorique des écarts entre la réalité et la fiction observables dans la promo-

tion du discours nationaliste québécois. Poliquin avance par exemple que *Pour la patrie*, de Jules-Paul Tardivel, constitue le premier roman de politique-fiction du Québec, et qu'il représente le berceau de l'idéologie séparatiste; depuis, l'utopie d'un État français en Amérique du Nord continuerait d'alimenter un discours social tout aussi fictif que celui qui en incarne le fondement. L'emprunt aux personnages de Lesieur et de Labine, à l'autobiographie de l'auteur et à l'histoire, permet ainsi à Poliquin de recréer un espace littéraire comparable à celui de Tardivel par sa forme, mais résolument critique par son contenu. « *L'idéologie séparatiste est née dans un roman, y a grandi et y mourra sans doute* », affirme Poliquin sans ciller.

La démonstration s'appuie principalement sur des événements historiques passés et présents, revus et corrigés par un minoritaire franco-ontarien. L'enjeu de l'assimilation occupe une place prépondérante dans la mesure où, se fondant sur sa propre expérience, Poliquin promeut l'idée d'une dédramatisation de ce phénomène. Il émet l'hypothèse que, contrairement aux idées reçues, le citoyen minoritaire ne rêve pas forcément de devenir majoritaire et que, plus encore, la question du français évoque pour lui des valeurs de justice et de liberté prépondérantes aux valeurs linguistiques et culturelles. Valeur relative, la langue française? Voilà une hérésie qui suffit à faire dresser les cheveux sur la tête de n'importe quel Québécois. Pour Poliquin, les luttes linguistiques, ferment de sa propre conversion nationaliste, de son engagement politique depuis plus de quarante ans, appellent la primauté de la justice sur la langue. Aussi, le dégoût pour une municipalité qui se déclare unilingue, dans le mépris de sa communauté minoritaire — pensons à Sault-Saint-Marie —, appelle-t-il un militantisme *d'abord* humaniste, et linguistique ensuite. Entre la vie et la langue, l'auteur a choisi.

Une telle prise de position, pour un nationaliste québécois chez qui la question de la langue française relève de l'absolutisme idéologique, justifie en soi la nécessité d'une législation pronant le statut du français comme langue officielle sur son territoire. Poliquin ne nie pas la légitimité d'une telle loi, mais il rappelle plus prosaïquement que tout citoyen a le droit de parler la langue qu'il veut et ce, sans que nul nationaliste ait à lui demander de comptes ni à l'accabler de son mépris. Cette liberté de choisir, de se nourrir d'une culture anglo-saxonne qui ne l'a jamais appauvri, Poliquin n'a jamais eu à s'en plaindre. Ce qui l'attriste, par contre, c'est d'observer chez ses



compatriotes franco-ontariens une haine de soi qui les stimule à laisser la langue française au vestiaire. Ce sont eux, au fond, qui portent l'eau au moulin des nationalistes québécois plus belliqueux. Poliquin répond à ces derniers que les Franco-Ontariens, témoins gênants d'un fédéralisme triomphant, servent la valorisation de la souveraineté par le biais de la perception mythique, comme êtres diminués, hybrides, *colonisés*, dont ils sont l'objet. Le fait demeure que les minorités de langue française existent toujours; leur absence amputerait le discours nationaliste québécois d'un argument de poids.

Des têtes de Turcs

Les charges les plus corrosives du *Roman colonial* se trouvent dans l'analyse du discours des leaders souverainistes, qualifié de « paternel ». L'auteur y perçoit une volonté d'infantiliser la population afin de l'amener à ses vues et de la dominer. La démonstration s'appuie sur un concept, le « *cartounesque* », dont le principal objectif consisterait à diffuser une vision du monde grossière qui véhiculerait des idéologies en termes simplistes et polarisés. Les images de la vendeuse anglaise du magasin Eaton ou du méchant *boss*, toujours anglophone, exploiteur de l'honnête ouvrier québécois, viennent spontanément à l'esprit. Au delà de ces effets de surface, la mise au rancart de la nuance participe au renforcement d'idéologies — fragments d'idéologie créateurs de fiction — tels l'opprimé québécois, l'opresseur autre, actifs dans la figure de l'Américain comme un matérialiste vulgaire, par exemple. Mais quand Poliquin applique le principe du *cartounesque* à des cas plus explicites, la rigolade initiale tourne à la distanciation brechtienne.

Le regard porté sur les productions artistiques de Félix Leclerc, Denys Arcand, Georges Dor et Pierre Falardeau appelle ce mélange d'amusement et de réflexion, comme le montre la lecture suivante du cinéma de ce dernier : « *Ainsi, Elvis Gratton, le gros tas, est fédéraliste et vote non. Il est censé nous faire haïr le Canada. Dans Le Party, le prisonnier est un maudit bon gars pas chanceux qui a la société pourrie et oppressive sur le dos; le gardien de prison est un sbire crapuleux, bourgeois, sadique, fourreur de fillettes haïtiennes.* » Dans *15 février 1839*, l'intention est-elle plus nuancée? Josée Legault, Jean Larose, Lucien Bouchard, sont d'autres acteurs d'un psychodrame *cartounesque* appelés à la barre des témoins d'un procès qui vise, au fond, la remise en question de perceptions érigées en absolus. Un *colonisé* à part entière, le nationaliste québécois? À la lumière de la quête de consécration parisienne qui anime écrivains, paroliers, interprètes, politiciens, on peut se demander si c'est Paris qui s'impose ou ceux qui se jettent à ses pieds.

Il serait réducteur d'aborder *Le roman colonial* comme une simple profession de foi fédéraliste ou une attaque mesquine de plus contre le Québec.

L'auteur n'y décrie pas le nationalisme, qu'il juge au demeurant nécessaire : il remarque avec justesse que si ce mouvement a connu une telle ampleur au Québec — conduisant entre autres à l'élection de quatre gouvernements péquistes —, c'est qu'il doit répondre à un impératif de justice sociale. Sous cet angle, les grandes réalisations du Parti québécois lui donnent entièrement raison. La Charte de la langue française (communément appelée la loi 101) a confirmé une réalité, à savoir que le Québec est une société où domine la langue française; il était logique qu'une loi reconnaisse cet état de fait. La loi sur le financement des partis politiques, le régime d'assurance-automobile participent du même essor. Lorsque s'étiole cette convergence, toutefois, les discours souverainistes et/ou fédéralistes piétinent dans des nostalgies rancunières et imaginaires. Il faut absolument lire, à cet égard, les deux derniers chapitres du *Roman colonial*, intitulés « La bourgade » et « La palissade »; ce sont les revers allégoriques du même phénomène.

La question fondamentale, sous-jacente au roman-essai de Daniel Poliquin, demeure celle du dosage entre le collectif et l'individualité. Le premier appelle à la reproduction du Père (selon la terminologie de l'auteur) et risque de transformer le nationalisme québécois en cimetière séparatiste. La seconde s'exprime symboliquement dans le dépassement du Père : des gens libres parlent comme ils le veulent et comme ils le peuvent, sans la permission, sans le pardon de quiconque. Retrouvons François Labine, Québécois imperméable aux discours apocalyptiques qui, du côté fédéral, cherchent à lier un Québec indépendant au sort de quelques pays sous-développés. Il propose la réflexion suivante : si l'indépendance du Québec était une bonne affaire, la séparation serait chose faite depuis belle lurette. Or, ce n'est toujours pas le cas, c'est donc dire que... Ne serait-il que mou et frileux, ce Labine?

LOUIS BÉLANGER

MÉMOIRE DU PAYSAGE

NATURE ET CULTURE CHEZ ISABELLE HAYEUR

PAYSAGES INCERTAINS d'Isabelle Hayer
Le Mois de la photo, automne 2001.

Les paysages improbables d'Isabelle Hayer ouvrent des routes qui ne mènent nulle part ou se diluent dans de vastes flaques d'eau où les nuages se jettent, décolorant le bleu du ciel dans des gris d'acier. La nature s'essouffle dans cette rencontre avec les vestiges de l'industrialisation. Elle se vêt de leur couleur béton ou bitume, qui se mire dans les glaçures miroitantes que l'artiste dissémine à travers champs et terrains vagues. Ce procédé de reconstruction de l'image renvoie aux effets de prégnance scopique que l'œil reconstitue dans chacune de nos traversées de l'espace. Comme si notre regard conservait en mémoire des reflets d'après image qu'il projetait sur la réalité. Notre vision toujours brouillée, entre ce que nous voyons et ce que nous avons vu, perçu, mais aussi éprouvé. Les images que nous propose Hayer sont chargées d'une histoire de la vision, qui ne nous donne le monde que dans une demi-réalité. L'impression qui en ressort est celle d'un monde impalpable, muant, se reflétant dans tout ce que nous croyons approcher et reconnaître du regard.

Ainsi se superposent des architectures d'arches et de buissons dans la représentation saccadée du rythme dans lequel le mouvement de la vue capte subjectivement le visible. Les paysages digitalisés et manipulés que l'artiste nous offre creusent l'espace de multiples interrogations sur notre façon de l'appréhender mais aussi sur notre rapport à une nature dévastée. Cette dévastation résulte d'un regard qui s'est absenté au cours de l'Histoire, laissant le monde à l'abandon, victime de son aveugle entreprise de pouvoir. En métallisant les ciels, les champs et les buissons, ces photos posent la question de l'amnésie du regard, oublieux du visible, auquel il se ferme pour garder son pouvoir sur un monde qu'il nie et humilie. Ces photos dévoilent les jeux pervers de la mémoire et les dérives de la culture, comme si la nature que l'homme a façonnée se trouvait d'un coup retournée, montrant à nu l'envers d'un décor aujourd'hui désolé et ravagé. Les paysages glacés d'Isabelle Hayer donnent à contempler une nature dans laquelle l'Histoire a tracé des chemins qui semblent des impasses et des monuments anonymes qui ont l'air de bunkers. Une nature où l'horizon, écrasé entre ciel et terre, bouche l'infini dont notre regard reste à l'affût, cherchant à en percer le sens, évanoui à jamais avec le point de fuite de notre Histoire.

CHRISTINE PALMIÉRI